
Compte rendu de Nelly Wolf, *Le Peuple à l'écrit. De Flaubert à Virginie Despentes*, Presses Universitaires de Vincennes, Paris, 2019, 201 p.

Élise Schürgers



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/contextes/8911>

ISSN: 1783-094X

Publisher

Groupe de contact F.N.R.S. COnTEXTES

Brought to you by Université de Liège



Electronic reference

Élise Schürgers, « Compte rendu de Nelly Wolf, *Le Peuple à l'écrit. De Flaubert à Virginie Despentes*, Presses Universitaires de Vincennes, Paris, 2019, 201 p. », *COnTEXTES* [Online], Notes de lecture, Online since 11 June 2020, connection on 01 July 2020. URL : <http://journals.openedition.org/contextes/8911>

This text was automatically generated on 1 July 2020.



COnTEXTES est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Compte rendu de Nelly Wolf, *Le Peuple à l'écrit. De Flaubert à Virginie Despentes*, Presses Universitaires de Vincennes, Paris, 2019, 201 p.

Élise Schürgers

- ¹ Tant du point de vue de la thématique globale – les inscriptions du peuple en littérature – que sur le plan de l'orientation méthodologique – la pratique de « sociolectures¹ » conjuguant littérature, histoire et société –, *Le Peuple à l'écrit* se situe dans le sillage de plusieurs des publications précédentes de Nelly Wolf que sont *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline* (1990), *Le Roman de la démocratie* (2003) et *Proses du monde* (2014). Toutefois, la spécificité de ce dernier ouvrage se situe dans le resserrement qu'il opère sur l'une des modalités d'inscription de la langue ordinaire dans le champ littéraire et, ainsi, dans l'acteur social émergeant qu'il met en lumière : le scripteur populaire².
- ² Cette recherche a en effet ceci de particulier qu'elle prend le temps de déployer une question que l'on retrouve fragmentée parmi plusieurs travaux antérieurs de la chercheuse³. Actant la scolarisation progressive qui, au cours du XIX^e siècle, entraîne un nouveau partage de la culture de l'écrit, la réflexion se construit ici à partir d'une question simple : « Comment la littérature, comment les écrivains professionnels, qui jusqu'alors détenaient sinon le monopole, du moins un magistère sur la langue écrite dont il leur incombaient souvent de fixer l'usage, ont-ils accueilli ce nouveau partage de la scène écrite ? » (p. 6). Cette interrogation donne lieu à une exploitation fournie se distribuant en quatre chapitres, lesquels couvrent une large période d'un siècle et demi dont les bornes, 1857 et 2015, correspondent aux romans de Flaubert, *Madame Bovary*, et de Virginie Despentes, *Vernon Subutex*. Bien que ces derniers figurent en sous-titre de l'ouvrage, ce sont véritablement les huit auteurs suivants – « auteurs témoins » (p. 7) de moments de l'histoire contemporaine et indicateurs des intersections significatives entre sociologies des pratiques de l'écrit ordinaire et littéraire – qui font l'objet de l'argumentation.

Le parcours d'un corpus

- ³ Proust et Colette sont ainsi retenus comme deux représentants de la génération de 1870, laquelle, à l'instar des suivantes, est mise en perspective des transformations qui eurent court durant le XIX^e siècle. Parmi ces dernières, on retiendra surtout la désacralisation de l'écrit s'opérant autour de 1850 par la double voie du journalisme et de la scolarisation et, en vis-à-vis, la graduelle démocratisation de l'écriture littéraire, depuis un profil d'écrivain populaire existant mais cantonné aux marges de l'espace légitime jusqu'à l'enjeu politico-esthétique que devient progressivement l'oralisation du style⁴. À un moment où l'on projette de réformer l'orthographe et la pratique de l'écriture scolaire, la littérature du début du XX^e siècle est alors la première à se retrouver résolument aux prises avec le peuple scripteur de la Troisième République⁵.
- ⁴ Dans le champ littéraire des années trente, après que l'abondante correspondance de la Grande Guerre s'est fait le reflet tangible du large accès à l'écrit, Nelly Wolf choisit les œuvres de Louis Guilloux et d'Henri Poulaille pour interroger ce que ce dernier avait nommé le *Nouvel Âge littéraire* (1930), moment de développement d'une littérature prolétarienne qui est tant affaire d'expression (littérature de témoignage, réalisme socialiste) que de posture (auteurs d'origine ouvrière ou populaire) et qui, à cet égard, se révèle porteuse d'ambivalences et de conflits de loyauté. Sans négliger l'importance du plan de rénovation de l'enseignement de 1967 (lequel entend effacer la traditionnelle hiérarchisation entre l'oral et l'écrit), l'attention de la chercheuse avance jusqu'au dernier tiers du XX^e siècle⁶. Si la large démocratisation de l'écrit progresse et que le champ littéraire des années 1970 et 1980 s'ouvre davantage aux classes moyennes et populaires comme aux minorités ethniques ou aux femmes, Nelly Wolf note également son sentiment que les années 1990 voient l'expression littéraire du prolétariat révolutionnaire s'essouffler quantitativement et symboliquement pour narrer, surtout, l'absence d'avenir de l'expérience ouvrière. L'analyse s'arrête alors sur les premiers romans d'Annie Ernaux, dont l'intrigue linguistique invite à penser la complexité de la médiation littéraire, tout comme elle s'étend à ce que les récits étudiés de François Bon disent, à la fin du siècle, des procédés d'exposition de l'écriture marginale.
- ⁵ La crise économique, l'ère numérique, la concurrence du cinéma, les nouvelles pratiques de communication orale à distance (à rebours de l'écriture de cartes postales, de journaux intimes, de courriers de lecteurs) sont pointées par l'auteure et offrent un dernier contexte significatif à la problématique de l'ouvrage. L'objectif d'une « démocratie narrative⁷ », dont parle Pierre Rosanvallon pour les écritures modernes du quotidien, en porte à faux avec un véritable triomphe de l'écrit selon Nelly Wolf, semble en effet être l'un des moteurs au départ de la problématique de l'ouvrage⁸. L'auteure confronte ce paradigme de l'écriture moderne aux textes de François Bégaudeau et d'Ivan Jablonka afin d'observer comment la littérature a pu redéfinir ses enjeux et participer à dresser le bilan, au début du XXI^e siècle, des modalités d'accès et de maîtrise de l'écriture par tout un chacun.

Axes de la réflexion

- ⁶ Ce bref parcours séquentiel fait en partie écho au travail synthétique effectué dans le premier chapitre : de façon transversale, Nelly Wolf y passe en revue les grands temps de transformation du champ littéraire tel qu'il est influencé par la démocratisation de l'écrit, esquisse quelques caractéristiques du peuple en rédacteur – ambivalences, insécurité et *ethos* contrasté – et pointe la persistante fragilité des formes de l'écrit ordinaire ou de ses médiations. La pertinence de ce chapitre en début d'ouvrage ne va pas de soi : s'il offre l'avantage d'un aperçu attractif de la fécondité de la problématique, son statut reste confus dans la mesure où la structure de la synthèse se trouve estompée par l'amorce d'analyses qui seront parfois reprises et réellement développées plus loin. Il constitue toutefois un ancrage chronologique référent auquel viennent se greffer les trois chapitres suivants.
- ⁷ Attentive aux représentations de l'écriture ordinaire, la majorité de l'analyse se construit – non pas chronologiquement mais – autour de trois grands axes : l'expérience scolaire, les mouvances du couple oral/écrit et les pratiques scripturales marginales, attachées aux domaines de la criminalité ou de la pathologie. Le deuxième chapitre témoigne ainsi des enjeux sociaux que l'école et ses pratiques linguistiques condensent. Il se penche dans un premier temps sur deux « romans scolaires » (p. 57) qui, à un siècle d'intervalle, travaillent les ruptures du milieu : l'auteure fait se répondre *Claudine à l'école*, de Colette, et *Entre les murs*, de Bégaudeau, au travers de l'échec de l'apprentissage scolaire de l'écriture dont rendent compte les points de vue des narrateurs externes (*Claudine* fait figure de « cheval de Troie de la bourgeoisie en milieu populaire » (p. 58) et François est professeur de français et séparé du milieu socioculturel de ses élèves). Dans un second temps, le commentaire des parcours scolaires et des prises de position de Guilloux et Ernaux vient en renfort de l'analyse des discordances linguistiques puissamment représentées dans plusieurs de leurs romans. La mise en texte du hiatus entre savoir théorique appris à l'école et expérience pratique du quotidien se double des conflits liés au transfuge de classe des auteurs. Le propos met brillamment en lumière la façon dont la littérature dénonce mais aussi se nourrit des limites de ce que la chercheuse nomme avec à-propos « l'acculturation à l'écrit », une littérature qui, du même coup, se débat avec le paradigme de la représentation⁹ dans une tentative de mettre énonciativement à distance le risque de « bouffonisation¹⁰ » de la langue populaire.
- ⁸ Le troisième chapitre parvient à mettre en lumière les particularités caractéristiques de l'écrit grâce au miroir de l'oral. Là où l'imaginaire traditionnel du peuple se construisait par la représentation de l'oralité familiale, l'accès à un nouvel ordre communicationnel entraîne dans le monde littéraire des réajustements, identitaires et stylistiques. Cette situation a pu engendrer vis-à-vis des pratiques de l'écrit populaire (via la calligraphie, l'orthographe ou le choix du papier) des stratégies distinctives (par le commentaire ou la polyphonie) et défensives (par une maîtrise supérieure réaffirmée dans la normalisation) de la part des auteurs. Chez Flaubert, Balzac ou dans théâtre de Labiche, l'écrit populaire est ainsi occasionnellement au service de ressorts narratifs ou d'effets de style, à l'appui d'un comique qui renforce la « connivence lettrée » (p. 107) avec le lecteur. Dans le roman scolaire de Colette, l'ironie de Claudine se tourne vers la nouvelle langue de l'école, grammatisée¹¹ et porteuse de moralités simplistes, et organise un renversement symbolique entre oral et écrit : le peuple est à l'écrit d'une langue

- artificielle et inepte tandis que la « bourgeoisie vocalise » (p. 111), dans une oralité libre et dynamique.
- 9 Chez Proust, le partage diamésique¹² du beau français évolue. *La Recherche* pourra pointer l'« infirmité rédactionnelle des classes inférieures » (p. 114) en montrant l'ignorance des codes citationnels, biens symboliques et fédérateurs, ou représenter un déséquilibre entre statut social, capital scolaire et niveau de langue, en véhiculant l'image d'un peuple et de sa belle langue orale corrompus par la modernité urbaine. Toutefois, le cycle ira ensuite – à partir de *Sodome et Gomorrhe* – vers une réhabilitation de l'écrit considérant le potentiel heuristique des écarts, et ce grâce à la prise en compte de la fragilité des normes graphiques et l'intégration de l'évolution linguistique. Au moment du « roman parlant¹³ », la distribution instable entre pratiques écrites et orales à l'œuvre chez Poulaille se fait le reflet d'une ambivalence structurante et de tensions liées à cette oralisation du style : la démocratisation des lettres s'accompagne d'une insécurité littéraire portée comme identité de classe, alors que la belle phrase demeure assimilée à un instrument de la domination bourgeoise. Ces phénomènes sont analysés par Nelly Wolf en écho à la représentation d'une insécurité surtout graphique, qui se traduit par des personnages de scripteur « réticent » – l'écrit est surtout pratique, domestique – ou « rebelle » (p. 134) – l'écrit a trait à l'engagement politique. Le chapitre se clôt avec *Entre les murs*, roman publié dans un contexte héritier d'une inversion hiérarchique entre oral et écrit : la chercheuse pointe ainsi que la discipline linguistique s'est construite autour de la parole et que la pédagogie revoit la place anciennement attribuée à l'oral. Le roman assène pourtant une continuité des ruptures sociales, une impossible communauté de l'écrit : il met en scène et à nu, au travers du pouvoir révélateur d'une réaction de professeur pris au dépourvu¹⁴, le caractère antidémocratique de la séparation entre l'oral et l'écrit, la connaissance de ce partage reposant sur un « habitus linguistique » (p. 146), que l'on possède, ou pas.
- 10 Quant au dernier chapitre, il semble, à la première lecture, plus indépendant de la réflexion jusqu'à présent menée. Il aborde cependant directement une question qui demeurerait latente : celle de la faute. Mais la spécificité de ce point réside dans la liaison entre faute et marge, dont le livre cherche à établir la nature, et dans les territoires auxquels il se cantonne : meurtres, pathologies sociales et mentales, homosexualité, prison. S'il s'écarte au départ de la littérature pour saisir quelques occurrences de visibilisation des écritures déviantes (voir surtout, dans la prose médicale du XIX^e siècle, l'idée d'une personnalité rédactionnelle des scripteurs marginaux¹⁵), l'ouvrage y revient principalement par trois auteurs, interrogeant comment leurs textes informent un imaginaire de la langue fautive. Via la lettre d'un maître d'hôtel, le roman proustien révèle les pratiques lesbiennes d'Albertine dans un discours au débrayage énonciatif incertain et il apparaît ainsi déviance et erreurs de ponctuation tout en maintenant, selon l'analyse, un regard critique sur ce lien qui se forge dans l'interprétation d'un brouillage énonciatif. Ce n'est plus par la lettre, mais bien par la reproduction originale accompagnée de copies corrigées que François Bon expose les résultats de ses ateliers d'écritures, notamment conduits dans un centre de jeunes détenus ; une stratégie ambivalente, de laquelle émergerait une énonciation signifiant que « leurs phrases cabossées disent l'humanité de vies cassées dont le récit poignant possède une résonance universelle » (p. 176). Dans la reconstitution historique que se propose de mener Jablonka avec *Laëtitia*, la place est faite à l'archive authentique, témoignage d'une écriture défaillante qui offrirait humanité et fragilité à une victime-héroïne, alors entendue et sublimée par la littérature. En fin de compte, le point de vue sociologique

sur les styles littéraires permet, à travers ces trois axes, de dégager des postures, des stratégies formelles, des motifs et des imaginaires, qui traversent le corpus et ses individualités¹⁶.

Prendre la dimension d'une démarche

- ¹¹ Nous espérons que de cet aperçu transparaît le protocole méthodologique qui anime l'ouvrage et qui participe, à notre estime, de son intérêt. La démarche profite d'une riche intersection de point de vue disciplinaires, au service d'une sociologie des styles littéraires qui tire véritablement profit d'analyses serrées des textes. Dans une perspective diachronique, le propos croise analyse stylistique, sociologie de la littérature et histoire de la langue¹⁷ – populaire, nationale ou scolaire, et littéraire. L'enquête parvient effectivement à penser remarquablement les rapports entre ces trois langues et apporte son éclairage sur les effets des transformations littéraires amorcées au XIX^e siècle, rattachables à des constats tels que ceux formulés par Alain Vaillant¹⁸ ou Gilles Philippe et Julien Piat¹⁹. En observant les pratiques ordinaires de la langue écrite au prisme de la norme et de la littérature – « l'autre de la langue standard²⁰ » –, Nelly Wolf retrace un imaginaire de la langue qui se construit corollairement aux représentations du monde social. Sont ainsi mises en lumière des « intrigues linguistiques », porteuses de diverses formes endossées par l'écriture populaire et des enjeux, esthétiques, sociaux, politiques, qui leurs sont attachés : du motif de l'inachèvement ou de la demi-culture au pouvoir de fascination de l'écriture marginale, libre des règles ou de l'artifice scolaire, en passant par l'hypercorrectisme stylistique ou le ralliement aux usages des classes dominantes.

Ruptures, paradoxes et ambivalences

- ¹² La prise en compte de ces paramètres cultive une forme de complexité dans les analyses stylistiques et conduit l'auteure à saisir au sein du matériau littéraire un ensemble de ruptures, de paradoxes et d'ambivalences, qu'elle pose comme autant de témoins des tensions de l'acculturation du peuple à l'écrit. Si les oppositions sont nombreuses (ruptures sociales, culturelles, générationnelles, genrées, diamésiques), elles ne sont pas toujours franches et se nuancent d'ambivalences, telles que celles observées chez Guilloux. Nelly Wolf combine le parcours de l'auteur, son engagement politique et le discours romanesque pour tracer les contours d'un rapport conflictuel avec l'institution scolaire. La critique de l'écrivain se construit notamment au départ d'une opposition entre l'artiste et l'école et du criant paradoxe de la récurrente « scène des droits de l'homme²¹ », où « l'enfant pauvre doit apprendre à l'école et de l'école que la République lui garantit des droits dont sa vie et celle de sa famille attestent cependant qu'il est manifestement privé » (p. 74). Le rapport de l'écrivain à l'école repose toutefois sur des conflits intérieurs et de loyauté (les exigences de la filiation se heurtent aux contraintes du métier d'écrivain) et l'artiste ne se construit pas toujours sans l'école : ainsi *L'Herbe d'oubli* donne à lire l'expérience d'une dictée qu'un professeur averti transforme en moyen d'apprentissage, voire d'initiation à l'émotion poétique.

Construction et alimentation de *topoï*

¹³ Parmi les éléments transversaux qui retiennent également notre intérêt, nous voudrions souligner la capacité de la problématique à mettre en lumière plusieurs motifs et *topoï*, excédant la littérature, laquelle s'en fait l'écho privilégié, participant du même temps à leur construction et à leur circulation. Particulièrement à l'œuvre dans l'exhibition de la grammaire fautive tout comme dans la valorisation des écritures déviantes, cette donnée structurante de la littérature se développe encore davantage autour de la résistance au projet de l'école, ici républicaine. S'élabore ainsi une constellation de lieux communs travaillés par les écrivains abordés : au mensonge de l'école – celle dont l'enseignement des principes abstraits jure avec l'expérience enfantine et sa trivialité (Guilloux), ou celle qui mène le peuple à l'échec par l'insuffisance de sa formation et le détournement d'une conscience populaire (Poulaille) – s'ajoute par exemple le discrédit de l'écriture scolaire ou encore l'opposition entre bon artiste et mauvais élève.

Potentialités de l'intrigue linguistique

¹⁴ Ces failles de la langue scolaire représentent à la fois l'importance et la fécondité du métadiscours littéraire sur l'objet langue. Ces « intrigues linguistiques », selon la formule de l'auteure, constituent par exemple le lieu d'une cristallisation du parcours de transfuge de classe (Ernaux), deviennent des enjeux de société et de disputes chargées (Bégaudeau), tout comme elles représentent la différenciation sociologique selon leurs propres distributions des domaines discursifs (voir le partage entre oral et écrit chez Colette, mentionné *supra*). La question capitale de ce que la langue fait à ses utilisateurs est régulièrement soulevée par les insuffisances de l'écrit scolaire que représentent les récits. Ce que les Goncourt appelaient la « lourde, massive, bêtasse syntaxe des corrects grammairiens²² » sert bien sûr de repoussoir à la prose narrative et un roman comme *La Place* montre également les limites linguistiques de l'apprentissage scolaire, coincé dans un « écrit sans effet » (p. 96), dépouillé de sens figuré²³. Nelly Wolf parle en ce sens de « schizophrénie vocale » ou d'« expérience de déréalisation » (p. 91) pour signifier la coupure entre l'oralité familiale et les nouvelles techniques de la langue scolaire vécue par Denise Lesur, la narratrice des *Armoires vides*. Cette coupure l'empêche d'intégrer à l'oral les normes qu'elle maîtrise pourtant à l'écrit et, en retour, le plaisir de la rédaction aisée et sincère s'achoppe à la réalité quotidienne, qu'elle est alors obligée de travestir pour les besoins des compositions. Ces insuffisances et paradoxes, par les discordances qu'ils engendrent entre le monde et l'instrument de communication, se font presque les miroirs linguistiques du mensonge scolaire évoqué plus haut.

¹⁵ *Le peuple à l'écrit* est donc finalement un ouvrage qui alimente et assied une démarche de recherche, tout en ouvrant la voie aux études complémentaires par la fécondité du prisme de lecture qu'il est parvenu à décrire. On saluera aussi sa capacité à ne pas être dupé de son objet, laissant à son lecteur les clés pour saisir les écueils et les revers des démarches du monde littéraire, entre les fragilités de la médiation et les pièges des stratégies de revalorisation de l'écrit ordinaire.

BIBLIOGRAPHY

- Artières (Philippe), *Clinique de l'écriture. Une histoire du regard médical sur l'écriture*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo/Les empêcheurs de penser en rond, 1998.
- COOnTEXTES, « Sociologie du style littéraire », n° 18, 2016, mis en ligne le 20 décembre 2016, consulté en avril 2020. URL : <https://journals.openedition.org/contextes/6223>.
- Bégaudeau (François), *Entre les murs*, Paris, Gallimard, « Folio », 2007 [2006].
- Meizoz (Jérôme), *L'Âge du roman parlant (1919-1939). Ecrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat*, Préface de Pierre Bourdieu, Genève, Droz, 2001.
- Philippe (Gilles) et Piat (Julien) (dir.), *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard, 2009.
- Goffman (Ervin), *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit 1975.
- Goncourt (Jules et Edmond de), *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, t. II, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2004.
- Rosanvallon (Pierre), *Le Parlement des invisibles*, Paris, Seuil, « Raconter la vie », 2014.
- Vaillant (Alain), *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, « U », 2010.
- Wolf (Nelly), « L'oral et l'écrit », dans Corinne Grenouillet et Éléonore Reverzy (dir.), *Les Voix du Peuple : XIX^e et XX^e siècles*, actes du colloque de l'université de Strasbourg « Voix du peuple dans la littérature », Presses universitaires de Strasbourg, 2006.
- Wolf (Nelly), « Pour une sociologie des styles littéraires », dans Philippe Baudorre, Dominique Rabaté et Dominique Viart (éds.), *Littérature et sociologie*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2007, p. 81-93.
- Wolf (Nelly), « Écrire en français moyen », dans François Provenzano et Sarah Sindaco (dir.), *La Fabrique du français moyen. Productions culturelles et imaginaire social dans la France gaullienne (1958-1981)*, Bruxelles, Le Cri, 2009, p. 171-181.
- Wolf (Nelly), *Proses du monde. Les enjeux sociaux des styles littéraires*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2014.
- Wolf (Nelly), « Le peuple en toutes lettres », dans *Exercices de rhétorique*, n° 7, Goin (Emilie) et Provenzano (François) (dir.), *Politique, esthétique et savoir : les usages rhétoriques du peuple*, 2016, mis en ligne le 26 mai 2016, consulté en avril 2020. URL : <https://journals.openedition.org/rhetorique/465#quotation>.
- Wolf (Nelly), *Le Peuple à l'écrit. De Flaubert à Virginie Despentes*, Presses Universitaires de Vincennes, Paris, 2019.

NOTES

1. Nelly Wolf, *Proses du monde. Les enjeux sociaux des styles littéraires*, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2014, p. 15.
2. Dans une mise-au-point introductory, l'auteur spécifie que, dans cette étude, l'adjectif *ordinaire* « qualifie ce qui appartient à tous et ne distingue personne », le *peuple* s'assimilant ainsi au « tout

un chacun de la démocratie » (Nelly Wolf, *Le Peuple à l'écrit. De Flaubert à Virginie Despentes*, Presses Universitaires de Vincennes, Paris, 2019, p. 10 ; les numéros de page entre parenthèses après citation renvoient à cet ouvrage).

3. Pour n'en référencer que quelques exemples, voir notamment « L'oral et l'écrit », dans Corinne Grenouillet et Éléonore Reverzy (dir.), *Les Voix du Peuple : XIX^e et XX^e siècles*, actes du colloque de l'université de Strasbourg « Voix du peuple dans la littérature », Presses universitaires de Strasbourg, 2006 ; « Le peuple en toutes lettres », dans *Exercices de rhétorique*, Emilie GOIN et François PROVENZANO (dir.), *Politique, esthétique et savoir : les usages rhétoriques du peuple*, 2016 [En ligne] ; le chapitre VII, « L'écrit du peuple » dans *Le Peuple dans le roman français de Zola à Céline* ; ou encore, dans le premier chapitre de *Proses du monde*, les différents modes d'intégration du discours populaire à la narration qui composent la « diction démocratique ».

4. Voir à ce propos le livre, régulièrement référencé ici par Nelly Wolf, de Jérôme Meizoz : *L'Âge du roman parlant (1919-1939). Ecrivains, critiques, linguistes et pédagogues en débat*, Préface de Pierre Bourdieu, Genève, Droz, 2001.

5. Eu égard des objectifs de l'ouvrage, Proust et Colette sont privilégiés au sein du corpus par rapport à Charles Péguy et Charles-Louis Philippe, toutefois fréquemment abordés comme écrivains du peuple bénéficiaires de la démocratisation de l'écrit et pratiquant l'incorporation stylistique du travail scolaire de l'écriture.

6. Il semble qu'entre les textes étudiés de Guilloux et Poulaille et les premiers romans d'Ernaux une période reste dans l'ombre de l'analyse de textes précis. Les Trente Glorieuses sont toutefois une époque bien connue de Nelly Wolf et l'on pourra se reporter, notamment, à sa contribution « Écrire en français moyen », dans François Provenzano et Sarah Sindaco (dir.), *La Fabrique du français moyen. Productions culturelles et imaginaire social dans la France gaullienne (1958-1981)*, Bruxelles, Le Cri, 2009, p. 171-181 ou encore à la partie « Français moyen » de son ouvrage *Proses du monde*, op. cit.

7. Pierre Rosanvallon, *Le Parlement des invisibles*, Paris, Seuil, « Raconter la vie », 2014, p. 26 cité p. 29.

8. Pour les considérations sur la révolution numérique et les remarques qu'elles entraînent, notamment sur le roman polyphonique *Vernon Subutex*, voir les pages 29 à 32. Celles-ci sont riches de beaucoup de questions qui mériteraient peut-être d'être distinguées, malgré la volonté synthétique du chapitre. Ainsi, même si l'on reconnaîtra qu'elles servent surtout à tracer les grands traits d'un panorama, nous émettons des réserves sur les affirmations suivantes, dès lors qu'elles ne sont pas dépliées : « C'est ainsi que la Toile reflète, pour le meilleur et pour le pire, l'état graphique de la nation et l'ethos discursif des Français. C'est un immense cahier collectif dédié à la démocratie postmoderne, ses dérives et ses promesses » (p. 30).

9. Voir notamment les pages 95 à 100 (à propos, entre autres, du basculement d'Ernaux vers l'écriture plate) ainsi que des références utilisées suivantes : Jérôme Meizoz, op. cit. ou Gilles Philippe et Julien Piat (dir.), *La Langue littéraire. Une histoire de la prose en France de Gustave Flaubert à Claude Simon*, Paris, Fayard, 2009 (voir l'évolution distinctive entre vocalité et oralité).

10. Le mot (traduit de *minstrelization*) renvoie à ce qu'Ervin Goffman décrit comme l'attitude endossée par le stigmatisé qui « dans[e] complaisamment devant les normaux la ronde des défauts attribués à ses semblables, figeant une situation vécue en un rôle clownesque » (Ervin GOFFMAN, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit 1975, p. 131, cité p. 97).

11. Voir « grammatisation », p. 109.

12. La notion de variation diamésique renvoie aux différences liées aux usages du canal écrit ou oral.

13. Voir Jérôme Meizoz, op. cit.

14. « - Mais m'sieur comment on peut savoir si une expression elle se dit qu'à l'oral ? [...] « c'est des choses qu'on sait [...] des choses qu'on sent, voilà », François Bégaudeau, *Entre les murs*, Paris, Gallimard, « Folio », 2007 [2006], p. 168 cité p. 146.

15. Sont à ce propos principalement utilisés les ouvrages de Philippe Artières, en particulier *Clinique de l'écriture. Une histoire du regard médical sur l'écriture*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo/Les empêcheurs de penser en rond, 1998.
16. Pour une compréhension sociale de la notion de *style* et de ses potentialités collectives, voir le dossier « Sociologie du style littéraire » de la revue *CONTEXTES*, paru en 2016.
17. Voir Nelly Wolf, « Pour une sociologie des styles littéraires », dans Philippe Baudorre, Dominique Rabaté et Dominique Viart (éds.), *Littérature et sociologie*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2007, p. 81-93.
18. Alain Vaillant acte le passage à une littérature-texte, tournée vers la représentation narrative après s'être émancipée du modèle rhétorique et du souci de « donner à la vérité son expression persuasive » (Alain Vaillant, *L'Histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, « U », 2010, p. 291).
19. Dans l'introduction du collectif déjà cité, Gilles Philippe et Julien Piat pointent une autonomisation de la langue littéraire par rapport à la langue commune. Intégrant la variation, elle sort de l'universalité et se dégage du rôle de modèle du français standard (Gilles Philippe et Julien Piat, *op. cit.*).
20. *Ibid.*, p. 18.
21. Nelly Wolf souligne le paroxysme atteint par ce paradoxe dans *Le Pain des rêves* (1942) : les difficultés d'apprentissage de la Déclaration sont soldées d'une humiliation tant physique que stigmatisante de la part du professeur, puisque le narrateur se voit traité de « Voyou de la rue du Tonneau » (voir p. 74-75).
22. Jules et Edmond de Goncourt, 22 mars 1882, *Journal. Mémoires de la vie littéraire*, t. II, Paris, Robert Laffont, « Bouquins », 2004, p. 932.
23. Il faut clairement contrebalancer ceci par les multiples intégrations des modalités de l'écriture scolaire – et, par extension, ordinaire – au sein de la prose littéraire que Nelly Wolf prend le temps d'aborder. Parmi elles, on retrouvera l'écriture plate d'Ernaux, l'*Etranger* de Camus, *Ô vous frères humains* de Cohen ou encore d'autres exemples de mimesis de l'écriture du français élémentaire chez Charles-Louis Philippe, Charles Péguy, Emile Guillaumin, etc.
-

INDEX

Mots-clés: Langue, Linguistique, Style, Sociolecture, Despentes (Virginie), Flaubert (Gustave), XIX^e - XXⁱe siècles

AUTHOR

ÉLISE SCHÜRGERS

Université de Liège